



# 1

## La politique comme théâtre

« Le monde entier est une scène, hommes et femmes, tous n’y sont que des acteurs », dit Jacques, personnage du *Comme il vous plaira*, de Shakespeare<sup>1</sup>. L’histoire et la politique, elles aussi, sont théâtre, ajoute Retz. La formule n’est pas explicitement prononcée, mais les métaphores empruntées au monde du théâtre – la comédie, la scène, le parterre, les loges, les ressorts, les machines – se rencontrent presque à chaque page des *Mémoires*, et elles y sont bien davantage que de simples ornements rhétoriques : elles manifestent la présence et l’efficacité d’un véritable modèle de pensée. Certes, celui-ci n’est pas propre à Retz ; en 1639, par exemple, Gabriel Naudé soutient que nul ne peut être un grand politique « s’il n’envisage d’un œil ferme et assuré, et quasi comme étant sur le donjon

---

1. William Shakespeare, *Comme il vous plaira*, acte II, scène VII.



de quelque haute tour, tout ce monde, se le présentant comme un théâtre assez mal ordonné et rempli de confusion, où les uns jouent des comédies, les autres des tragédies, et où il lui est permis d'intervenir comme quelque divinité qui sort d'une machine<sup>1</sup> ». S'il en avait eu connaissance, Retz aurait sans nul doute souscrit sans réserve à un tel propos, tant le modèle du théâtre organise en profondeur son récit et sa réflexion.

La politique est théâtre : ce jugement implique tout d'abord la division de la société en deux groupes inégaux, la foule des spectateurs et la petite troupe des acteurs. Les premiers occupent le parterre et les loges ; seuls les seconds montent sur la scène. Durant la représentation, les spectateurs sont plongés dans l'ombre et dans le silence ; on ne voit, on n'entend que les acteurs ; leurs gestes, leurs propos emplissent tout le théâtre et font toute la pièce. En politique, il existe un rapport semblable entre le commun des mortels – le « peuple », le « vulgaire », la masse anonyme des hommes et des femmes qui ne s'occupent que de vivre ou de survivre – et les « Grands », distingués par la naissance, le rang ou le mérite. Au premier abord au moins, l'histoire est donc l'œuvre exclusive des acteurs, et les spectateurs sont relégués dans la passivité.

Pourtant, le public intervient de deux manières

---

1. Gabriel Naudé, *Considérations politiques sur les coups d'État*, Paris, Les Éditions de Paris, 1988, p. 81.

différentes dans la pièce. D'une part, à la seule exception des princes qui sont dès leur plus tendre enfance en représentation, c'est parmi les spectateurs que se recrutent les acteurs, et, à l'occasion, Retz nous fait assister aux débuts de l'un d'entre eux, en l'occurrence lui-même :

Il me semble que je n'ai été jusques ici que dans le parterre, ou tout au plus dans l'orchestre, à jouer et badiner avec les violons; je vais monter sur le théâtre, où vous verrez des scènes, non pas dignes de vous, mais un peu moins indignes de votre attention<sup>1</sup>.

D'autre part, le sort final de l'œuvre est suspendu au jugement du public : ses rires diront si la comédie était drôle, ses larmes montreront si la tragédie l'a touché. Ses applaudissements assurent la renommée de l'auteur et des acteurs; son silence ou ses sifflets les condamnent à l'oubli. Si l'histoire est spectacle, la destinée ultime de ses héros se trouve donc entre les mains du peuple, dépositaire de leur mémoire. Du peuple, c'est-à-dire des gens qui assistent au drame – et en supportent les effets – sans y prendre part. On va le voir, une telle dépendance fait peser sur les acteurs de très lourdes contraintes.

La politique est théâtre : ce qu'elle nous montre sur ses scènes, c'est la représentation d'une pièce.

1. Cardinal de Retz, *Mémoires*, dans *Œuvres*, Marie-Thérèse Hipp et Michel Pernot (éds), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 171.

Une intrigue se noue et se dénoue; plusieurs personnages, porteurs de caractères singuliers et animés de passions rivales, se rencontrent, se combattent ou s'allient en vue des fins que leur fixent l'amour, la jalousie, l'envie, l'ambition, l'orgueil. Au dernier acte, la victoire, la réconciliation ou la mort viennent relâcher les tensions et mettre un terme au récit. Regarder l'histoire et ses péripéties comme une pièce de théâtre, c'est donc affirmer d'abord qu'elles sont produites par l'action de certains individus. L'histoire est faite par les êtres humains, plus exactement par certains d'entre eux : ces Grands qui sont les héros de la pièce. Certes, elle nous fait assister de loin en loin à l'irruption de ces forces collectives que sont la cour, les ordres, les compagnies ou le peuple. Mais leur intervention sert surtout à déterminer les enjeux du drame et à le situer dans son registre : parce que ces forces sont présentes et actives, parce que, de ce fait, le devenir de la société et le sort de l'État sont en cause, l'histoire n'est ni une comédie bourgeoise, ni une bergerie, ni une idylle; on y débat et on y tranche de grands intérêts et de grandes affaires. Mais pour le reste, les « corps » et le peuple font d'une certaine façon partie du décor : ils sont le terrain sur lequel les adversaires vont s'affronter, les armes dont ils vont se servir ou qu'ils vont se disputer. Cependant, le moteur de l'action et le cœur de la pièce sont ailleurs : dans l'esprit et dans l'âme des individus qui se partagent, comme on dit, le devant de la scène.

Du coup, la causalité qui est ici à l'œuvre est avant tout de nature psychologique. L'histoire naît de l'action des hommes, et celle-ci s'explique par leurs motifs conscients et par leurs mobiles inconscients. À leur tour, les uns et les autres découlent à la fois du caractère des individus – qui comprend aussi bien leurs capacités intellectuelles que leurs dispositions morales – et de leur situation dans la société – qui détermine leurs intérêts. Le caractère est décrit dans le « portrait » ; celui-ci est déduit du comportement de la personne, mais, présenté dès les premières scènes, il semble au contraire nous en découvrir les causes et nous permettre de le prévoir : artifice d'auteur, par lequel est énoncée d'emblée une intelligibilité qui, dans la réalité, ne se découvre qu'à la fin. Ainsi la reine est emportée, Mazarin fourbe, Monsieur pleutre, Condé brave, le duc de Beaufort fanfaron. Quant à la situation, elle tient à la naissance, au rang, à la richesse, aux fonctions exercées : jointe aux passions qui animent l'individu, elle permet de repérer les buts qu'il va se fixer, les moyens qu'il emploiera, les obstacles qu'il lui faudra renverser. Au jeu d'échecs, la destinée d'une pièce résulte des mouvements dont elle est capable et de la place qu'elle occupe sur l'échiquier ; il en est de même sur le terrain de l'histoire.

La politique est théâtre : c'est dire aussi qu'elle est le règne de la fiction et de l'illusion, sinon de la mystification. Cela peut s'entendre de plusieurs manières. En premier lieu, le cours des événements

n'y obéit pas aux règles qui gouvernent l'expérience ordinaire. Tout peut arriver sur une scène : apparitions, prodiges, retrouvailles inattendues, métamorphoses miraculeuses; dix années s'écoulent en un instant; il suffit d'un changement de décor pour passer d'un continent à un autre : la fantaisie de l'auteur fait seule la loi. De même, la politique – du moins celle qui intéresse Retz et celle qu'il veut faire – est soustraite aux maximes du bon sens et de la prévoyance raisonnable : coupée de hasards et de surprises, riche de renversements et de coups d'éclat, elle finit par former « ce corps monstrueux et presque incompréhensible, même dans le genre du merveilleux historique, dans lequel il semble que tous les membres n'aient pu avoir aucuns mouvements qui leur fussent naturels<sup>1</sup> ». Le « merveilleux historique », tout est là : une histoire qui ne ferait pas sa place, sa large place, sinon au merveilleux, du moins à l'émerveillement ne vaudrait pas une heure de peine – ni une heure de réflexion ni une heure d'action. Mais du coup, elle se retrouve marquée au sceau de l'invraisemblable et de l'incroyable, donc de l'irréel.

En second lieu, les spectateurs regardent la scène et ce qui s'y passe, mais elle ne leur montre pas tout; en coulisse, à l'abri des regards, opèrent les ressorts et les machines, les artifices de toute nature

---

1. Cardinal de Retz, *Mémoires*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 787-788.

à l'aide desquels le régisseur peut contrefaire le jour et la nuit, le soleil et la pluie, le serein et l'orage. L'ange qui descend du ciel, le dragon qui sort de sa caverne sont tenus et mus par des cordes invisibles : on ne voit donc qu'une apparence. En politique, de même il y a les démonstrations visibles et les conciliabules cachés, les assemblées au grand jour et les tractations secrètes. Sur scène, les acteurs jouent des rôles : ils prêtent leur corps et leur voix à des personnages inventés, composés, imaginaires, qui n'ont que des rapports lointains et contingents avec leur propre personnalité. Qu'est-ce que le travail de l'acteur, sinon de faire croire à un fantôme derrière lequel il disparaît ? La tâche de l'homme politique n'est guère différente : il s'agit pour lui, s'il veut être suivi, de porter tel ou tel masque, d'incarner telle ou telle figure, selon les attentes du public. Enfin, l'auteur lui-même est absent ; il est pourtant la cause originelle de tout ce qui se voit et s'entend au théâtre. Bref, celui-ci est le temple du simulacre ; nous y prenons plaisir à des spectacles qui prennent place dans l'univers de la fiction ; mais leur seule existence signale la présence, au-dehors ou par-derrrière, d'une autre réalité qui est cette fois la réalité vraie : comme on sait, il y a la scène et il y a la ville.

Mais si l'histoire et la politique tout entières deviennent théâtre, où se trouve donc la ville de ce théâtre ? Changées en spectacles, elles sont toutes deux irrémédiablement frappées de suspicion, et comme rongées du dedans par l'irréalité. Mais sous

les déguisements, quels êtres se dissimulent? Quel « monde vrai » resurgit lorsque le rideau tombe? Si je suis croyant, et à plus forte raison si je suis janséniste et disciple de Pascal, je dirai que, derrière les jeux de l'histoire et de la politique, c'est Dieu qui se cache. Si je suis sceptique ou libertin – comme Retz, au moins par tempérament et durant sa jeunesse, a sans doute été proche de l'être –, alors je ne verrai dans ces jeux qu'une mêlée d'ombres sur fond de néant, et je me répéterai les confidences désenchantées de Prospero dans *La Tempête* :

Nous sommes de l'étoffe  
dont sont faits les rêves, et notre courte vie  
est cernée par le sommeil<sup>1</sup>.

Si la politique et l'histoire sont théâtre, enfin, à quelle aune devons-nous les juger? En tant que théâtre elles sont fiction : les règles qui tranchent de la vérité et de l'erreur ne sauraient leur être appliquées. Il en est de même des principes de la morale; Corneille, Molière, Racine l'ont dit et redit : une pièce de théâtre n'est pas un sermon d'édification; elle peut avoir des effets moraux – faire admirer la vertu, inspirer l'horreur du vice – mais ses fins sont autres : elle doit « plaire et toucher ». Retz en dirait autant de la politique et de l'histoire, comme action et comme récit; devenues spectacles, elles ne relè-

1. W. Shakespeare, *La Tempête*, acte IV, scène I.